

LES GÉOGRAPHES ORIENTAUX DES IX^e ET X^e SIÈCLES ET AL-ANDALUS

Par
GEORGETTE CORNU

Qui a eu la témérité d'entreprendre l'établissement d'un atlas du monde arabo-islamique à l'époque classique à partir des géographes orientaux de IX^e et X^e siècles, s'expose à bien des déceptions et des problèmes. J'en ai fait l'expérience, et j'ai cherché à comprendre les raisons pour lesquelles les neuf géographes (1) qui sont à la base de mon travail sont, à l'exception de deux, tellement pauvres en informations géographiques sur Al-Andalus.

Un de ces auteurs, IBN RUSTEH, ne mentionne pas une seule fois Al-Andalus, ni un toponyme de cette province. De son encyclopédie: *Kitāb al-Aḥlāq an-Nafīsa*, (2) rédigée peu après 903, seule la 7^e partie nous est parvenue. C'est justement celle relative aux connaissances géographiques. Mais Ibn Rusteh, Iranien qui vécut à Ispahan, semble n'avoir quitté l'Iran que pour le pèlerinage à la Mekke, et il dit lui-même que les récits qu'il a insérés dans son ouvrage, sur les villes autres qu'Ispahan, ne proviennent que de rapports, parfois véridiques, parfois fragiles, ou de légendes (3). Lorsqu'il insère quelques descriptions des pays mentionnés, son but n'est pas géographique et il se limite au vieil Īranšahr et à l'Arabie, au premier par nationalisme iranien, à la seconde pour donner une couverture arabe à une œuvre pas tout à fait orthodoxe, trop marquée de sympathies chi'ites et mu'tazilites. Les connaissances exposées ne sont utilisées que dans le sens de la revendication d'un Islam composite, héritier de plusieurs cultures, arabe, grecque et iranienne, et d'un ensemble de nations diverses, dans lequel la tradition iranienne trouverait largement sa place. Les régions occidentales de l'Islam ne jouent aucun rôle dans tout cela, elles sont totalement ignorées.

QUDĀMA, qui écrit son *Kitāb al-Ḥarāğ wa Šinā'at al-kitāba* entre 928 et 932, ne

(1) Ces neuf géographes ont été édités par J. de Goeje, à Leyde, de 1873 à 1938, dans la collection intitulée *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* (BGA), t. 1 à 8. Pour une excellente étude de ces géographes, voir: A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, t. 1, 2.^e ed., Paris, 1973.

(2) BGA, t. 7 (I), Leyde, 1892.

(3) BGA, t. 7, p. 151.

nous apporte pas grand chose de plus qu'Ibn Rusteh sur Al-Andalus. Il en fait simplement mention dans le chapitre consacré aux marches (*tuġūr*) de l'Islam, pour dire, que là régnait l'Umayyade qui a sa résidence à Cordoue, et que c'est l'extrême limite de l'Occident où se réunissent le Baḥr al-Muḥiṭ et le Baḥr ar-Rūm (4). L'ouvrage de Qudāma ne nous est parvenu que de façon très fragmentaire, mais même si nous étions en possession de sa totalité, nous n'y trouverions sans doute pas autre chose pour la connaissance d'Al-Andalus que des itinéraires, des données relatives à l'impôt et au droit qui régit le terroir, plus les éléments d'*adab* indispensables à ce genre de littérature. Car avec Qudāma nous sommes en présence d'un des plus purs représentants de la géographie politique à l'usage des fonctionnaires du califat. Iraquien d'origine chrétienne, converti à l'Islam, il se vit confier la responsabilité du contrôle financier; c'est le type-même du *kātib*, qui ne peut se passer de données concrètes, mais rapporte d'après des informateurs et se situe dans la tradition d'une littérature sédentaire et spéculative dont le but ultime est de faire apparaître le caractère privilégié des terres d'Islam dans le reste du monde.

Il ne faut sans doute pas nous étonner que MAS'ŪDĪ dans son *Kitāb at-tanbīh wa-l-iṣrāf* (vers 955), n'apporte guère plus d'éléments sur Al-Andalus que Qudāma et Ibn Rusteh. Bien qu'il ait été un grand voyageur qui, après une jeunesse passée en Iraq, parcourut la Mer de Chine et l'Océan Indien, visita Zanzibar et les régions du Sud de la Caspienne avant de mourir au Caire, son but n'était pas géographique. Peut-être était-il un *dāfi* ismaélien qui parcourait le monde en missionnaire avant tout. Le *Kitāb at-tanbīh* est l'ultime résumé de son Histoire Universelle (*Aḥbār az-Zaman*). Il s'agit d'une œuvre d'*adab* historique mêlée d'ethnographie. La géographie n'y joue qu'un rôle très modeste, elle est contrôlée par l'*adab*. Les données géographiques ne sont que le théâtre où se déroule l'histoire présentée à travers la vision chi'ite qui était celle de Mas'ūdī. C'est seulement dans le chapitre consacré au Baḥr Awqyanus ou Baḥr al-Muḥiṭ, qu'il fait mention d'Al-Andalus (5), à propos du Nahr Qurṭuba cité comme l'un des fleuves les plus importants qui se jettent dans le Baḥr al-Muḥiṭ. Il note que Cordoue est la capitale des Umayyades, que beaucoup de bateaux y arrivent par le fleuve, qu'à partir de là on va à Séville en 2 jours, et de cette ville à l'embouchure du fleuve en 2 jours. Puis il mentionne une «île appelée Qādis (Cadix), à 12 milles de Ṣaḡūna (Medina Sidonia)» dans laquelle il y a une immense tour avec une statue de cuivre au sommet; et c'est le prétexte pour introduire un paragraphe sur les *'aḡā'ib* (merveilles) et les *aḥbār* (légendes) relatives à Hercule. Tout cela dans la pure tradition de l'*adab*.

IBN ḤURDĀDBAH, le plus ancien de nos géographes, qui écrit en 846, la première version de son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, semble avoir porté un peu plus d'intérêt à Al-Andalus (6) que les auteurs se situant dans la tradition de l'*adab*, qu'ils soient encyclopédistes ou géographes fonctionnaires, que nous avons étudiés précédemment.

Après avoir précisé qu'Al-Andalus est aux mains d'un Umayyade dont il remonte toute la généalogie, il mentionne la distance de Cordoue au rivage, et de Grenade, le port de Cordoue, jusqu'à Narbonne qui est la dernière ville d'Al-Andalus du côté des Francs. Il donne la distance de Cordoue à Tolède en précisant que cette ville était la résidence du roi avant la conquête. Il dit que la province d'Al-Andalus a 40 cités, mais il n'en cite que 5, et toutes sont sur le pourtour du territoire islamisé aux confins des terres chrétiennes. Il précise qu'Al-Andalus est contiguë aux territoires des Francs

(4) BGA, t. 6 (III), p. 266.

(5) BGA, t. 8, p. 68.

(6) BGA, t. 6 (II), pp. 89-90.

et des autres infidèles. Il donne son étendue: un mois de marche; note qu'elle est fertile et riche et que les fruits y abondent. Il ajoute que les montagnes qui la bordent au Nord sont couvertes de neige et qu'il y a là un volcan. Ḥurdāḡbah est un Iranien de langue arabe, c'est un géographe-fonctionnaire, il a été chef des postes à Sāmarrā' ou à Bagdad. Il a écrit pour un prince royal, son œuvre trahit des préoccupations politiques, des visées conquérantes et fiscales, d'où l'importance des notations techniques: itinéraires, impôts, ressources. La présentation qu'Ibn Ḥurdāḡbah fait d'Al-Andalus, vise à situer cette région, avec son pouvoir politique, dans son étendue et sa richesse, face au monde chrétien qui la borde, et cela répond bien à l'idée essentielle de son œuvre: offrir à son lecteur une connaissance détaillée de l'Empire de l'Islam qui est au centre de ses préoccupations. Mais ses informations sur Al-Andalus semblent plutôt limitées, à moins qu'il ne les réduise volontairement au profit de ce qui est pour lui le centre politique du Dār al-Islam: la Mésopotamie et la Médie, car pour ces régions il fait preuve d'un réel souci de description du terrain, des villes, des champs, de l'implantation des hommes.

Ibn Ḥurdāḡbah ne s'en tient pas à ces données concrètes, même si elles nous semblent insuffisantes, sur Al-Andalus, il sacrifie à l'*adab* en rapportant que Lūḡariq qui régnait sur Al-Andalus au moment de la conquête, descendait d'une famille originaire d'Ispahan, d'où le nom des gens de Cordoue: al-Asbān. Al-Andalus figure au chapitre des *'aḡā'ib* (7), et Ibn Ḥurdāḡbah s'étend sur les *Aḥbār* relatifs à la conquête: l'ouverture de la «maison du roi», où l'on trouve des couronnes magnifiques — celles des rois wisigoths — et la table de Salomon, la découverte par Lūḡariq, dans la chambre dont il avait violé le secret, de peintures représentant des Arabes armés, à cheval, sinistre présage de la conquête musulmane qui se fit la même année.

Rien d'étonnant, après cela, si IBN AL-FAQĪH, dans son *Kitāb al-buldān*, vers 903, reprend presque mot à mot le texte d'Ibn Ḥurdāḡbah sur Al-Andalus (8). Il se situe avant tout dans la tradition de l'*adab*. Pour lui la «géographie», ou connaissance des pays, consiste à recueillir ce qui s'est dit ou transmis à leur propos, et la géographie cède d'ailleurs le pas à d'autres disciplines: l'histoire, la lexicographie, la morale; il consigne en priorité les faits qui échappent à l'ordre commun, les *'aḡā'ib*. «Il ne mentionne guère que les villes les plus importantes... et introduit dans son œuvre des sciences qui n'y ont point leur place», dit de lui Muqaddasī (9). Le passage emprunté à Ḥurdāḡbah, dont plus de la moitié relève des *aḥbār* et des *'aḡā'ib*, répond à la conception de la géographie qu'avait Ibn al-Faqīh. Ibn Ḥurdāḡbah est d'ailleurs la seule autorité qu'il cite nommément comme référence (10).

YA'QŪBĪ, vers 889-90, consacre un chapitre entier de son *Kitāb al-buldān*, à «Al-Andalus et ses cités» (11). Iraquien issu d'une famille qui accéda aux plus hautes fonctions à la cour des Abbassides, il exerça lui-même les fonctions de *kātib*. Son œuvre relève de la géographie administrative.

La structure du chapitre sur Al-Andalus ne repose pas sur les itinéraires. Il indique soigneusement au départ les voies d'accès maritimes à partir de l'Ifrīqiya. On aborde dans la région de Tudmīr, de là, en 6 jours on va à Cordoue, résidence des

(7) BGA, t. 6, pp. 155-157.

(8) BGA, t. 5, pp. 82-83.

(9) BGA, t. 3, p. 15.

(10) BGA, t. 5, p. 203.

(11) BGA, t. 7, pp. 353-355.

Umayyades. Ensuite Yaʿqūbī revient sur Elvira, et à partir de là, cite toute une série de cités, qu’il situe à l’Ouest les unes des autres, jusqu’à Ocsonoba qu’il dit être à l’extrémité d’Al-Andalus. Ensuite on repart, vers l’Est pour Yaʿqūbī, vers Mérida, qui est en réalité au Nord d’Ocsonoba; puis à partir de Cordoue, on va vers l’Est et vers le Nord, par d’autres cités qui ne sont pas situées sur des routes précises. Les distances ne sont pas mentionnées, sauf pour Mérida, qui est aux confins de la province, face aux infidèles Galiciens. Il ne s’agit donc pas vraiment d’itinéraires. Le but c’est de donner une idée de l’étendue et des limites du territoire de la province, de sa situation vis à vis du pouvoir islamique. D’où l’intérêt pour les détails sociaux-historiques qui commandent l’implantation locale du pouvoir. Pour chaque ville, il note à quelle tribu arabe ou berbère appartenaient les musulmans qui s’établirent là lors de la conquête, et quel est leur pays d’origine, en précisant même, pour les Arabes, le *ḡund*, la circonscription militaire, dont ils relevaient. Il signale au passage les attaques qu’eurent à subir les villes, comme Séville, la résistance à la domination umayyade des habitants de Valence peuplée par des Berbères, le passage sous leur autorité de Guadalajara. Il donne une importance particulière à la mention des *tuḡūr*, les places frontières d’Al-Andalus, en précisant quel est le peuple infidèle limitrophe. On voit apparaître, non seulement l’intérêt pour les données économiques indispensables au pouvoir, mais aussi la description du pays lui-même avec les vallées, les sources, les cours d’eau dont il mentionne le nom (12). Il note les cultures, les prairies, souligne la prospérité de la région de Cordoue, signale la position bien défendue de Tolède.

Même si c’est pour son intérêt stratégique qu’il insiste sur la quasi inviolabilité des défenses de Tolède, même si c’est dans un cadre assez formel, bien que ce ne soit pas celui des itinéraires, que Yaʿqūbī présente Al-Andalus, dans sa manière de décrire, on entrevoit le voyageur. S’il a parcouru de nombreuses provinces, entre autres l’Ifriqiya, c’est peut-être en mission de renseignement pour le *barīd*, mais il fait preuve de curiosité personnelle, attache de l’importance à la documentation prise sur le vif. Il n’a sans doute jamais visité Al-Andalus, mais la présentation qu’il en donne est d’un intérêt géographique supérieur à celui que présentent les auteurs étudiés jusque-là.

C’est avec AL-IṢṬAḤRĪ et son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, écrit vers le milieu du X^e siècle, que l’on commence vraiment à appréhender la connaissance géographique d’Al-Andalus. C’est pourtant un Persan d’origine, très attaché à l’Iran et au chiʿisme, mais c’est un grand voyageur, pour qui l’observation personnelle est prise comme critère constant de référence. S’il n’a pas visité Al-Andalus, il a certainement eu recours à des informateurs qui eux étaient des témoins oculaires. Si dans le chapitre relatif à Al-Andalus (13), il a comme Yaʿqūbī, le souci de situer la péninsule par rapport à la mer et aux frontières avec les Francs, de bien délimiter la province en insistant sur les places-frontières (*tuḡūr*), auxquelles il consacre tout un paragraphe, de présenter en détail les voisins infidèles en fonction des dangers qu’ils représentent, il décrit le pays avec beaucoup de précision et de subtilité. Il s’intéresse particulièrement aux villes, il en cite plus d’une trentaine avec les itinéraires. Il note par qui elles sont peuplées, évoque les événements historiques marquants, précise de quelle autorité elles relèvent, signale qu’à Tudèle et Lérida il n’y a pas de gouverneur représentant les Umayyades, mais que l’on y fait la *ḥuṭba* en leur nom, mentionne la révolte d’Ibn Ḥafṣūn contre les Umayyades à Archidona, les luttes intestines entre les clans de Coria qui aboutirent à la ruine de la ville par les Galiciens. On relève chez Iṣṭaḥrī des remarques qui dénotent une observation plus subtile. Les bâtiments de Cordoue sont en pierres et datent de la *ḡāhiliya*, d’avant la conquête. On ne connaît dans

† 12) Parfois avec des erreurs, comme pour le *Duwayr* (sans doute le *Duero*) qu’il fait couler à Cordoue.

† 13) BGA, t. 1, pp. 41-44, 47.

Al-Andalus que deux villes nouvelles: Péchina et Elvira. A Tolède les pierres des bâtiments sont reliées entre elles par du plomb.

Pour la première fois nous trouvons un paragraphe spécial consacré aux ressources d'Al-Andalus, il cite la soie et les mines d'or et d'argent d'Elvira, les fourrures de martre (*sammūr*) de la région de Tudèle. Un autre passage donne une assez bonne description de la *pinna marina* et du byssus, même s'ils ne sont pas désignés nommément. La particularité de ce mollusque et le tissu que l'on en tire ne sont pas présentés comme *ʿağāʿib* — *lṣṭahrī* ne mentionne jamais ce terme— mais comme produit de luxe et pour son intérêt économique, puisqu'il est réservé aux Umayyades qui en ont l'exclusivité.

Pour ne pas enfermer la description du pays dans un cadre trop formel, les itinéraires font l'objet d'un paragraphe spécial. Ce sont des itinéraires détaillés précisant les distances entre les villes connues, en journées de voyage. Pour la première fois on se trouve en présence de vrais matériaux géographiques parmi lesquels des données utilisables pour la confection d'un atlas.

Avec AL-MUQADDASĪ, vers 988, on accède enfin à une description géographique assez complète d'Al-Andalus à la fin du X^e siècle (14). Elle débute par la présentation de Cordoue dont nous pouvons nous faire une image assez précise; la cité entourée d'un rempart à cinq portes se détache sur la plaine avec ses toits de tuiles et sa mosquée au centre, les faubourgs tout autour. Nous entrevoyons l'intérieur de la mosquée avec ses colonnes, ses bassins à ablutions. Nous découvrons la prospérité de la ville, l'ambiance accueillante, agréable, la mentalité des habitants, leur science, leur bravoure contre les infidèles. Vient ensuite l'énumération des cantons, *rasātiq* (sg. *rustāq*). Là, la présentation est plus stéréotypée: indication des distances, des ressources, de la nature des eaux. Dans le développement plus long avec une description plus précise dont fait l'objet la ville de Jaén, apparaît un souci de méthode propre à Muqaddasī: «D'après notre classement Jaén est au nombre des régions (*nawā ḥī*, sg. *nāḥiya*)...» (15). Ce thème des divisions administratives est repris un peu plus loin, sous forme de discussion avec son informateur. Car, malheureusement, Muqaddasī n'est pas un témoin oculaire en ce qui concerne Al-Andalus. Lui qui, à partir de Jérusalem sa ville natale, parcourut plusieurs fois l'Arabie, séjourna un an au Yémen, plusieurs mois dans le Daylam, le Hurāsān et peut-être le Siğistān, n'a jamais vu Al-Andalus. Il le dit lui-même à plusieurs reprises (16). Il précise qu'en 377 (987) à la Mekke, il a soumis son chapitre sur Al-Andalus à des cheikhs de ce pays (17). Ailleurs il déclare qu'il se borne à en donner une vue d'ensemble et à décrire la circonscription (*kūra*) de Cordoue en s'appuyant sur les informateurs qui lui en ont parlé (18). Le fait que Muqaddasī, pour qui le *ʿiyān*, la vision directe des choses était prépondérante, n'ait jamais visité Al-Andalus, explique la sécheresse de son chapitre sur cette région, par rapport à la présentation tellement vivante et pittoresque d'autres contrées. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle l'argumentation sur la façon de diviser cette région tient une large place. A défaut de notations personnelles, le respect des cadres traditionnels de la géographie arabe, auxquels Muqaddasī ne s'est jamais complètement soustrait, est plus évident ici. On y retrouve le paragraphe sur

(14) BGA, t. 3, *Aḥsan al-taqāsīm fi maʿrifat al-aqālim*, pp. 222-224, 233-240, 247-48.

(15) BGA, t. 3, p. 234.

(16) BGA, t. 3, pp. 57, 235 (n).

(17) BGA, t. 3, p. 223 (il).

(18) BGA, t. 3, p. 235.

les *ḥaṣā'is* (spécialités), qui reprend en les résumant, les données d'Iṣṭahṛī sur la martre, l'ambre, et la peau pour confectionner la poignée des sabres; le texte d'Iṣṭahṛī sur le byssus, appelé ici *abū qalamūn*, figure presque mot à mot dans les *'ağā'ib* (19).

La géographie de Muqaddasī, qui est d'abord une géographie humaine, est aussi ethnologie, d'où l'importance du paragraphe sur les écoles juridiques et les doctrines. Il note l'obédience malékite des habitants d'Al-Andalus, et là se révèle son antipathie à leur égard; lui, hanéfite et chi'ite, sympathisant des mu'tazilites, il s'empresse de les accuser d'expulser les hanéfites et de mettre à mort les chi'ites et les mu'tazilites. Suit un long développement, qui relève de la rubrique des *ahbār*, sur les vicissitudes des hanéfites en Andalus d'après ce que lui ont raconté des cheikhs de ce pays.

Même présentée dans un cadre un peu trop formel, la somme de matériaux fournis par Muqaddasī est considérable. Il mentionne plus de soixante toponymes, dont une vingtaine sont au moins brièvement décrits. Le tableau des itinéraires est assez complet et précis. Les ressources sont soigneusement énumérées, même si c'est sans beaucoup de détails sur la manière dont elles sont produites; ainsi le commerce de la soie est seulement cité, par contre on apprend que les musulmans d'Al-Andalus sont particulièrement habiles dans l'art du livre (*wirāqa*) et que leur écriture est arrondie.

Même si l'on est déçu par la présentation trop sèche pour cet auteur, il n'en reste pas moins que parmi les géographes orientaux, c'est Muqaddasī qui, avec Ibn Ḥawqal, apporte l'information la plus riche et la plus variée sur Al-Andalus au X^e siècle.

Si la description d'Al-Andalus dans le *Kitāb ṣūrat al-Arḍ* (vers 988) est plus vivante et plus évocatrice que celle de Muqaddasī, c'est qu'IBN ḤAWQAL est un témoin oculaire, le seul parmi nos neuf géographes. Il a visité Al-Andalus au cours de ses trente années de pérégrination. En 943 il a quitté l'Iraq, son pays d'origine, pour le Mağrib et Al-Andalus où il dit être arrivé en 948 (20). Certes il n'échappe pas au cadre conventionnel du genre, on trouve dans son œuvre les rubriques habituelles, mais le contenu est tellement plus riche et nuancé, marqué de l'impression personnelle. Dès la présentation de la province (21) on a le paragraphe convenu sur les impôts et les revenus, mais en même temps Ibn Ḥawqal donne une idée de la condition sociale des habitants qui, selon lui, ont tous la faculté de jouir de l'abondance de cette contrée et d'acquérir l'opulence. Puis, sans transition, après avoir chanté les mérites et l'agrément d'Al-Andalus, Ibn Ḥawqal ne peut s'empêcher de décocher ses sarcasmes aux Andalous à cause de leur peu de fierté, de leur mentalité sordide, de leur manque d'intelligence, c'est le coup de patte de l'Oriental qui affirme, comme il est de règle, la supériorité des Orientaux. Il reprend ensuite le paragraphe consacré par Iṣṭahṛī (22) à la situation d'Al-Andalus par rapport à l'Océan et aux infidèles, mais avec plus de précisions topographiques. Il l'enrichit de données sur l'histoire récente et d'observations personnelles sur les villes. Il mentionne la fondation d'az-Zahra par 'Abd ar-Raḥmān III et précise comment le prince encouragea les gens par des primes, à bâtir dans la nouvelle cité. Il relate aussi les exactions qui amenèrent la ruine de son fils. Sa description de Cordoue est beaucoup plus détaillée et précise que celle de Muqaddasī qui nous paraissait pourtant supérieure à celle de ses devanciers. Un paragraphe est consacré à la puissance militaire des Umayyades, c'est assez conventionnel, mais

(19) Bien qu'il se vante qu'un des mérites de son livre réside dans le soin qu'il a mis à s'écarter des détails signalés par les autres auteurs, et qu'il vole de ses propres ailes sans rien devoir à personne. BGA, t. 3, p. 241.

(20) BGA, t. 2, p. 108.

(21) BGA, t. 2, pp. 108-117.

(22) Iṣṭahṛī aurait rencontré Ibn Ḥawqal en 951 et l'aurait chargé de corriger et compléter son *Kitāb al-masālik*.

ce qui l'est moins, c'est qu'il sert de prétexte à de nouveaux sarcasmes contre les Andalous qui ne savent pas monter à cheval.

L'exposé des ressources n'a rien du paragraphe convenu sur les *haṣā'iṣ*. Ibn Ḥawqal décrit l'industrie textile d'Al-Andalus avec beaucoup de détails techniques précis, comme l'utilisation d'herbes spéciales pour la teinture. On apprend que Al-Andalus exporte des étoffes de lin un peu partout et même jusqu'en Egypte, dont les étoffes de lin sont la spécialité, tant leur qualité est appréciée, parfois à l'égal du *dabīqī*, du *šarb* et du *šaṭawī* (23). L'élevage des mulets à Majorque, île qu'Ibn Ḥawqal est seul à mentionner, fait l'objet d'un paragraphe entier. On a l'impression de voir trotter ces mules au pas vif, à la belle stature, au poil luisant. Et l'on apprend, rassuré, qu'elles ont une bonne santé, qu'il n'y a pas d'épidémie du bétail dans l'île et qu'elle est couverte de pâturages.

Les itinéraires sont complets et précis. Au passage Ibn Ḥawqal note quelques traits caractéristiques des villes, par exemple l'existence de fonctionnaires chargés d'un service d'espionnage, les *muḥallifīn*. Il situe les villes dans leur terroir, précise les moyens d'arrosage des champs, signale l'existence d'un bon outillage et de bêtes de somme.

Si on compare la description d'Al-Andalus d'Ibn Ḥawqal à celle d'Ahmad ar-Rāzī, (24) elle paraît incomplète — mais elle est plus vivante — par contre, parmi les géographes arabes orientaux dont l'œuvre nous est parvenue, il est le seul à avoir donné une image précise et vivante d'Al-Andalus au X^e siècle. Ses données topographiques et toponymiques permettent de dresser une carte de la région à son époque, même si elle est incomplète, et pour qui s'intéresse à la géographie et à l'histoire économiques et sociales, la matière ne manque pas.

Ibn Ḥawqal est bien un géographe oriental qui affiche sa supériorité d'Oriental avec ses sarcasmes, mais il a compris l'intérêt que présente la région du Magrib et d'Al-Andalus, zone vivante de l'Empire islamique dont le centre se vide de sa substance. Il l'a visitée, il a su regarder et transmettre sa joie de la découverte en même temps que ses informations géographiques.

Muqaddasī lui, n'a pas visité Al-Andalus et c'est dommage, car cet auteur si curieux de la chose vue, toujours en quête d'information personnelle qu'il transmet de manière très vivante, aurait pu nous offrir d'Al-Andalus une image plus concrète. Mais même s'il nous déçoit, il est le seul avec Ibn Ḥawqal, parmi les géographes orientaux, à nous fournir un ensemble assez complet d'éléments géographiques.

Iṣṭahrī, un des premiers géographes-voyageurs, avait ouvert plus modestement la voie à la connaissance géographique d'Al-Andalus, et le chapitre qu'il lui consacre permet déjà un premier schéma cartographique des villes et des itinéraires.

Même si chez Ya'qūbī on entrevoit parfois la curiosité du voyageur, il ne connaît pas personnellement Al-Andalus. Sa géographie est avant tout administrative, c'est celle d'un *kātib*.

Ibn al-Faqīh se situe dans la tradition de l'*adab* et se contente de répéter Ibn Ḥur-dābah qui est, lui, un géographe-fonctionnaire. Par respect pour le genre littéraire, il sacrifie à l'*adab*, mais le but de son œuvre est d'abord politique et pour lui le centre de l'Islam c'est la Mésopotamie et la Médie; l'Andalus n'en est qu'un lointain prolongement.

(23) Etoffes de lin très fines fabriquées à Dabīq dans la région de Damiette, à Tinnīs et à Ṣaṭā dans une île du Lac Manzalah.

(24) Ed. et trad. F. Lévi-Provençal: *Description de l'Espagne d'Ahmad ar-Rāzī*, in *Al-Andalus*, t. 18, 1853, pp. 51 à 108.

Mas'ūdī est un auteur d'*adab* historique et la mention qu'il fait d'Al-Andalus semble n'être qu'un prétexte à introduire des récits légendaires et merveilleux, des *ahbār* et des *'ağā'ib*.

Qudāma est le type-même du géographe-fonctionnaire. On aurait pu attendre de sa géographie administrative plus qu'une simple mention, au moins des itinéraires, mais son œuvre ne nous est parvenue que de façon très fragmentaire, ce qui explique peut-être cette lacune.

Ibn Rusteh est un encyclopédiste dans la tradition de l'*adab*. Toute son œuvre est orientée vers la revendication d'un Empire musulman où la tradition iranienne trouverait sa place. L'Occident ne l'intéresse pas.

Après cela, il ne reste plus qu'à exploiter les géographes occidentaux, connus ou encore à découvrir, pour approfondir la connaissance géographique d'Al-Andalus aux IX^e et X^e siècles.